Document généré le 12 oct. 2024 01:39

Études littéraires africaines

Aliénation et appartenance dans l'écriture de Mongo Beti après son retour au Cameroun

Phyllis Taoua

Numéro 42, 2016

Mongo Beti : l'exilé de retour et l'épreuve du réel

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1039402ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1039402ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Taoua, P. (2016). Aliénation et appartenance dans l'écriture de Mongo Beti après son retour au Cameroun. *Études littéraires africaines*, (42), 55–66. https://doi.org/10.7202/1039402ar

Résumé de l'article

Dans cet essai, je considère le retour de Mongo Beti au Cameroun après son exil en France comme une expérience d'aliénation que l'auteur cherche à surmonter en raison de son besoin d'appartenance à sa communauté d'origine. Si les conséquences de son éloignement et la souffrance de se sentir marginalisé dans une société soumise à la dictature sont bien compréhensibles, il faut cependant reconnaître que l'aliénation est aussi une source de motivation, un dilemme à dépasser et une interpellation à laquelle répondre. La volonté de dépassement de Mongo Beti est justement liée à sa croyance d'appartenir à un projet plus vaste que sa personne : celui d'une véritable libération nationale, d'une lutte pour la démocratie et l'avènement de la justice sociale.

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ALIÉNATION ET APPARTENANCE DANS L'ÉCRITURE DE MONGO BETI APRÈS SON RETOUR AU CAMEROUN

RÉSUMÉ

Dans cet essai, je considère le retour de Mongo Beti au Cameroun après son exil en France comme une expérience d'aliénation que l'auteur cherche à surmonter en raison de son besoin d'appartenance à sa communauté d'origine. Si les conséquences de son éloignement et la souffrance de se sentir marginalisé dans une société soumise à la dictature sont bien compréhensibles, il faut cependant reconnaître que l'aliénation est aussi une source de motivation, un dilemme à dépasser et une interpellation à laquelle répondre. La volonté de dépassement de Mongo Beti est justement liée à sa croyance d'appartenir à un projet plus vaste que sa personne : celui d'une véritable libération nationale, d'une lutte pour la démocratie et l'avènement de la justice sociale.

ABSTRACT

In this essay, I consider Mongo Beti's return to Cameroon after his exile in France as an experience of alienation that he attempts to overcome because of his need to achieve a sense of belonging in his community of origin. Although it is not difficult to understand how the consequences of his separation from home were disturbing and how it was painful for him to feel marginalized in a society dominated by dictatorship, it is equally necessary to recognize that his alienation was also a source of motivation, a problem to solve, an interpellation to which he felt compelled to respond, a dilemma to overcome. His motivation to overcome these challenges derived precisely from his belief that he belonged to something larger than himself, to a national project of meaningful liberation, to a struggle for democracy, to an effort to bring about social justice.

*

L'expérience de l'aliénation est un phénomène bien connu et souvent discuté dans la sphère culturelle africaine. Ainsi Abiola Irele, dans son « Éloge de l'aliénation », invite-t-il à réfléchir sur son potentiel libérateur en montrant que, dans la pensée de G.W. Hegel, elle constitue le principe de tout devenir [1].

---

[1] IRELE (Abiola), «Éloge de l'aliénation», *Notre librairie*, n°98, 1989, p. 46-58.

De la même façon, le fait de vivre en exil et/ou de revenir au pays natal est par ailleurs loin d'être inédit dans le monde des lettres africaines. On pense ainsi à Ousmane Sembène, qui a dû s'adapter à l'audiovisuel en *wolof* une fois de retour au Sénégal, à Assia Djebar qui a écrit avec passion hors de son Algérie natale, à Wole Soyinka qui a mené son combat pour la démocratie au Nigeria sur place mais aussi hors du pays, ou encore à Nuruddin Farah qui, confronté à une nation en crise, fait inlassablement revivre dans ses romans la Somalie de son enfance.

J'aimerais toutefois examiner dans cet essai la spécificité d'un tel parcours dans le cas de Mongo Beti et la manière dont il a voulu faire face à son aliénation d'exilé revenant au pays. Au lieu de revenir sur les difficultés que l'Africain colonisé rencontre à se définir lui-même entre « tradition » et « modernité », qu'Irele explore dans son essai, je propose de considérer le retour de Mongo Beti comme une expérience d'aliénation qu'il cherche à surmonter à cause de son besoin d'appartenance à sa communauté d'origine. Cette expérience se définit d'abord par un malaise, phénomène souvent observé lors du retour de l'exilé au pays natal. Pour reprendre le titre d'Edward Said, on peut dire que Mongo Beti se sentait « hors lieu » (*Out of Place*) dans son pays d'origine [2]. Trente-deux années d'exil ininterrompu ont inévitablement entraîné des difficultés et des défis qui ont évolué au fil du temps : il fallait comprendre les mentalités et les motivations de ceux qui étaient restés au pays, reconnaître et accepter les multiples façons dont il avait lui-même changé en exil, savoir se défaire des conceptions erronées développées en observant le Cameroun de loin durant des décennies.

Je propose d'analyser le processus de réadaptation bien visible dans sa trajectoire d'activiste et dans l'évolution très nette de son écriture entre 1993 et 2000. Dans un premier temps, lorsque Mongo Beti commence à redécouvrir le Cameroun, une colère à peine voilée se lit dans ses observations et dans la formulation de ses critiques. *La France contre l'Afrique* (1993) [3], essai polémique écrit entre son premier retour en 1991 et son installation au pays en 1994, et *L'Histoire du fou* (1994) [4], premier roman de cette nouvelle phase, révèlent son désarroi initial. *La France contre l'Afrique* est un texte qui reste conçu dans la perspective d'un voyageur qui « rend

---

[2] SAID (Edward), *Out of Place* [1999]. New York : Vintage Books, 2000, XIII-295 p.

[3] MONGO BETI, *La France contre l'Afrique : retour au Cameroun*. Paris : La Découverte, coll. Cahiers libres – Essais, 1993, 207 p. (abrégé dorénavant en *FCA*).

[4] MONGO BETI, *L'Histoire du fou*. Paris : Julliard, 1994, 212 p. (*HF*).

visite » au pays exploré ; il avance un argument selon lequel la France joue un rôle ambigu : elle est « contre » l'Afrique tout en constituant cependant le point de repère par excellence. *L'Histoire du fou*, roman-charnière, marque la transition entre l'écriture en exil et le nouvel engagement sur le terrain avec l'échec de la libération nationale « saisi sur le vif ». Les pères des indépendances sont devenus fous, les maquisards ont été « déjoués », selon le terme utilisé par Mongo Beti (*HF*, p. 15), les gens compétents se sont exilés, la mémoire des martyrs est enterrée, la justice et la démocratie sont truquées, l'économie est en crise : tout semble cycle vicieux sans issue. Il est indispensable de considérer comment le fait d'être sur place infléchit la narration dans ce roman de la décolonisation dévoyée, qui se distingue des précédents écrits de l'auteur par la façon dont il cherche à comprendre le bilan humain de cette histoire douloureuse et à en témoigner. Après qu'il s'est établi à Yaoundé, qu'il y a ouvert une librairie et qu'il a lancé maintes industries au village, l'engagement de Mongo Beti change d'orientation : sa cible n'est plus tout à fait la même, ce n'est plus « la France contre l'Afrique », et la tâche qui lui incombe d'éveiller la conscience de ses compatriotes se redéfinit.

Les deux premiers textes écrits après le retour, publiés à un an d'intervalle, sont des œuvres de transition, et il faudra attendre cinq ans avant la publication de *Trop de soleil tue l'amour* (1999) [5], premier texte entièrement rédigé sur place. Yvonne-Marie Mokam écrit ainsi que, « paru cinq ans après l'installation de l'auteur au Cameroun, son esthétique confirme le changement de cap de l'écrivain dont l'immersion dans le milieu hybride postcolonial est désormais indiscutable » [6]. *Branle-bas en noir et blanc* (2000) [7] suit *Trop de soleil* un an plus tard et constitue le deuxième volume d'une trilogie qui restera inachevée. Avec ce roman, Mongo Beti poursuit la narration complexe de ce « branle-bas » et prolonge la quête de justice et de vérité dans ce pays où règnent la confusion et la violence. L'écrivain, ancien professeur de lycée et habile pédagogue, connaît pendant ces années un parcours houleux mais enrichissant, qui influence sa compréhension des choses et sa capacité à expliquer l'Afrique au lecteur d'un point de vue original, à la fois de l'intérieur (puisqu'il

[5] MONGO BETI, *Trop de soleil tue l'amour*. Paris : Julliard, 1999, 239 p.

[6] MOKAM (Yvonne-Marie), « Conquérir le lectorat endogène : Mongo Beti et le roman-feuilleton », communication présentée à Boulder, Colorado, lors de la réunion annuelle de l'Association de Littérature Africaine en 2005 ; ce texte constitue le point de départ de l'essai qui figure dans le présent dossier, avec un titre légèrement différent.

[7] MONGO BETI, *Branle-bas en noir et blanc*. Paris : Julliard, 2000, 351 p.

est natif du pays) et de l'extérieur (comme exilé récemment de retour).

La France contre l'Afrique

Parti étudier en France en 1951, Alexandre Biyidi-Awala a quitté un pays sous colonisation française ; lors de son bref séjour au pays en 1959, le jeune écrivain (qui se choisit les pseudonymes d'Eza Boto puis de Mongo Beti) découvre une nation en train de naître et un système politique émergent qui sera dirigé par Ahamadou Ahjido et ses partenaires coloniaux français. Persuadé de ne pouvoir trouver sa place dans ce monde à la dérive, et tenté par une carrière d'écrivain et de professeur, il choisit de s'installer en France. Trente-deux ans plus tard, à la veille de prendre sa retraite, il se retrouve face à une société camerounaise qui a survécu à trois décennies de ce qu'il appelle une « République Africaine Francophone » et qui ressemble à une république bananière dans le genre latino-américain. Son essai, *La France contre l'Afrique*, témoigne d'un auteur qui se heurte à une réalité quotidienne qui le surprend et, par moments, le déçoit. Face à l'injustice et à l'absence de véritable liberté, l'exilé nouvellement de retour porte des jugements parfois sévères sur son pays natal, des jugements qui ont souvent l'air d'être ceux d'un étranger. Dès 1990, un an avant un premier retour au pays, il faisait part de ses inquiétudes face au « "risque de sud-américanisation", c'est-à-dire la démocratie sans justice sociale et sans bien-être collectif. C'est pourquoi, » ajoutait-il, « je poursuivrai le combat, même si mes amis politiques sont au pouvoir » [8]. Sa conception de la situation politique camerounaise, formulée depuis la France et largement tributaire de ses lectures, restait, à ce stade, très tranchée et plutôt théorique.

La France contre l'Afrique est sorti de presse en 1993, peu après l'élection de Paul Biya à la présidence en octobre 1992, élection contestée par les observateurs internationaux, comme en témoignent les travaux du *National Democratic Institute* dont le rapport est cité en annexe de l'ouvrage (*FCA*, p. 201-206) [9]. Observation socio-

---

[8] MONGA (Célestin), « Mongo Beti règle ses comptes, propos recueillis par Célestin Monga », *Jeune Afrique économie*, n°136, 1990, p. 99-109 ; p. 109.

[9] Mongo Beti fournit une description détaillée du rapport préparé par le *National Democratic Institute* à propos de l'élection du 11 octobre 1992 au Cameroun, première élection présidentielle à se dérouler dans un contexte de multipartisme. La délégation internationale du NDI a formé 175 scrutateurs et une équipe de 13 observateurs internationaux. Plusieurs irrégularités ont été constatées et Mongo Beti évoque certaines preuves qui figurent dans le rapport.

logique et politique du Cameroun, l'essai a été écrit sur la base de six voyages (correspondant à une présence de plusieurs mois – il n'a pas été possible de savoir combien précisément – sur le terrain entre 1991 et 1992, dont quatre au village) et terminé avant que Mongo Beti ne prenne sa retraite de l'enseignement. Son analyse et les conclusions qu'il en tire constituent une sorte de préambule à ses projets futurs : l'auteur constate, par exemple, qu'il faudrait créer des emplois en zone rurale, ce qu'il fera avec la culture des tomates et l'élevage de porcs dans son village ; il déplore l'absence de liberté d'expression et lancera, des années plus tard, une station de radio libre, *Radio Alternance* [10] ; il dénonce l'absence de justice pénale, la corruption de la police ou la lutte inachevée pour la liberté nationale : autant de thèmes qui occuperont une place centrale dans ses romans à venir.

Dans cet ouvrage, l'approche est systématique : l'auteur part du hameau pour passer à l'échelle d'une ville de taille moyenne, puis à celle des grandes villes de Yaoundé et de Douala, pour terminer par des questions de démocratie et de développement d'envergure internationale. Il passe au crible tous les aspects de la vie quotidienne et de l'existence culturelle et politique de cette « République Africaine Francophone » sous la dictature de Biya (avec le soutien, à l'Élysée, de François Mitterrand et de sa famille).

Malgré l'organisation et l'apparence logiques de cet essai, une autre lecture s'impose, qui décèle les hiatus et les incohérences, symptômes des contradictions qui sont alors celles de son auteur. En effet, d'un côté, Mongo Beti condamne l'ingérence de la France dans les affaires de l'État dit « national », et il blâme la politique africaine du « pré carré » et de la « coopération » ; sa critique est globale et vaut pour la crise économique autant que pour l'absence de liberté, de développement social et de démocratie. Dans son discours, l'adjectif « francophone » devient synonyme d'« exploitation continuelle ». Mais, d'un autre côté, quand il évalue le fonctionnement des écoles primaires, le système éducatif français est son modèle implicite de comparaison. Et quand il décrit la capitale, Yaoundé, il l'observe en regard de la France : « Pas un soupçon d'espace vert aménagé, aucune avenue, aucun boulevard se prêtant à la promenade en famille. Pas un fleuve, une rivière, ni un canal offrant ses bords à la contemplation poétique ou l'extase des amants » (*FCA*, p. 61). Quand il étudie la propriété foncière en ville,

[10] Mongo Beti avait projeté de lancer une station de radio libre du nom de « Radio Alternance ». Le projet était en cours lors de ses préparatifs pour se rendre à Boston, quelques jours avant sa mort.

la comparaison avec Paris est même explicite (*FCA*, p. 65). Très souvent, et sans que cela soit mis en question, les repères conceptuels sont étrangers au milieu qu'il est en train d'observer : ainsi, par exemple, son attente d'un recensement fiable de la population et d'un cadastre de la ville. L'écrivain en réfère à « un visiteur » ou « un voyageur », témoin qu'il imagine, comme lui, choqué par telle ou telle scène, ce qui montre à quel point il se situe en dehors de la société observée, qu'il continue de voir à travers le filtre de la culture française acquise en exil. Cela n'est, à vrai dire, pas très étonnant, étant donné que Mongo Beti a passé plus de trente ans en France où il s'est marié à une Française et est devenu père de famille ; mais le fait, pourtant évident, qu'il est « mal assis entre deux cultures » – pour reprendre la célèbre expression d'Albert Memmi dans *Portrait du colonisé*[11] – n'est jamais explicitement évoqué.

L'ambivalence ressentie par l'auteur envers la France paraît indiscutable, mais elle demeure dissimulée sous un ton acerbe et un discours de condamnation catégorique. À la surface du discours, le rôle joué par la France dans l'histoire camerounaise est interprété comme une ingérence nuisible, qui va « contre » la justice du peuple camerounais, mais, implicitement, la France et la culture française apparaissent comme des points de repère, symbolisant tout à la fois probité, ordre, raison. Cette dualité inavouée et donc non résolue est caractéristique de l'aliénation de l'écrivain qui envisage de se réinstaller au pays. Son ton polémique semble trahir une tentative inconsciente de se convaincre de retourner au Cameroun comme s'il se préparait déjà à un noble combat.

Il est vrai qu'il compare aussi la ville de Douala à des *favelas* brésiliennes et la zone urbaine d'Akwa à la ville de Bombay (*FCA*, p. 67), mais la France prime toujours, faisant autorité, ce qu'annonce d'ailleurs le titre du livre. Cette ambivalence inavouée n'empêche pourtant pas des observations sociologiques et politiques parfois perspicaces, à l'humour mordant, comme en témoigne par exemple la dénonciation à la fois hilare et tragique du détournement de l'argent du pétrole (des centaines de milliards de francs CFA) sur les comptes en banque personnels de Biya (*FCA*, p. 115-125). L'auteur conclut, en termes lucides, qu'il faudrait établir les conditions d'une véritable liberté sociale et politique pour développer le pays,

---

[11] « Un homme à cheval sur deux cultures est rarement bien assis, en effet, et le colonisé ne trouve pas toujours le ton juste » – MEMMI (Albert), *Portrait du colonisé*, précédé du *Portrait du colonisateur*. Paris : Buchet-Chastel-Corrêa, 1957, 199 p. ; p. 141.

conclusion qui rejoint la proposition avancée cinq ans plus tard par l'économiste et lauréat du Prix Nobel, Amartya Sen, dans son livre *Development as Freedom* [12]. Les observations de Mongo Beti en ce qui concerne « la surenchère de la triche » et d'autres symptômes typiques d'une république bananière (jouissant d'un semblant d'indépendance mais sans souveraineté significative) (*FCA*, p. 107), ainsi que la structure extravertie de l'État anticipent par bien des égards ce que Frederick Cooper appellera neuf ans plus tard un « État garde-barrières » (*gatekeeper state*) dans son livre *Africa Since 1940 : The Past of the Present* [13]. L'auteur ne se rend cependant pas compte du fait que son réflexe de blâmer la France est si systématique qu'il l'empêche de voir en Paul Biya un acteur avec des choix et des motivations propres, et non un simple pupille de l'ex-puissance coloniale. J'attribue cet angle mort, dans *La France contre l'Afrique,* à des émotions de colère et d'amertume non-maîtrisées et à une ambivalence refoulée envers son pays adoptif, émotions qui sont parfaitement compréhensibles mais qui sapent la puissance de dénonciation du livre.

Les romans du retour

Dans *L'Histoire du fou*, roman écrit après les voyages de redécouverte mais avant le retour définitif de l'auteur au pays, l'expérience de l'aliénation surgit de façon explicite dans la narration à travers le thème de la folie. Mongo Beti y explore le rapport entre l'histoire et la folie, à la fois dans la thématique qui structure le roman et dans le *narratif* [14] de la décolonisation. Le romancier évoque bien entendu l'histoire du conflit armé entre la France et les « maquisards » de l'Union des populations du Cameroun (voir ainsi les références aux « maquisards déjoués » et au « maquis neutralisé », p. 15 et 40). Avec la fin des hostilités ouvertes, une phase de manipulation idéologique commence : l'opposition entre dans la clandestinité et le chef de l'État cherche à effacer la mémoire des martyrs (*HF*, p. 17,

[12] SEN (Amartya), *Development as Freedom*. New York : Anchor Books, 1999, XVI-366 p.; édition française : *Un nouveau modèle économique : développement, justice, liberté*. Trad. de l'anglais par Michel Bessières. Paris : O. Jacob, 2000, 356 p.

[13] COOPER (Frederick), *Africa Since 1940 : The Past of the Present*. Cambridge : Cambridge University Press, 2002, XIII-216 p. ; édition française : *L'Afrique depuis 1940*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christian Jeanmougin. Paris : Payot, 2008, 319 p.

[14] Au sens, emprunté à la critique anglophone et aujourd'hui courant dans les sciences sociales, de récit historique structurant – par son axiologie et par un déroulé événementiel et actanciel figé – une identité collective « imaginée ».

40 et 83). La rédaction du roman se situant juste après la dévaluation du franc CFA, l'auteur est également à même de témoigner de la crise économique que ce choix monétaire entraîne, contribuant à la situation déplorable du Cameroun (*HF*, p. 57). De nombreux autres détails viennent compléter ce tableau de la situation politique et rendent compte de la violence répressive, des difficultés de la presse libre à survivre dans la clandestinité, ou encore de la justice « truquée » (*HF*, p. 92, 94 et 101). Les « pères des indépendances » sont devenus fous dans une société où le peuple se résigne et où la jeunesse reste désœuvrée (*HF*, p. 49 et 78).

Mongo Beti utilise ses propres difficultés d'adaptation à cette situation inacceptable et, en tant qu'écrivain activiste, les transforme en matière romanesque. La folie qui refuse de s'accommoder d'une situation scandaleuse est moins traitée en tant qu'état psychique que comme motif littéraire qui permet à l'auteur de rendre compte de son désarroi et de sa désapprobation, mais aussi de proposer sa propre perspective à ses lecteurs, en incitant ses compatriotes à envisager un projet collectif de refus et d'insoumission. Ce roman est un texte de transition : il est visiblement enrichi par une meilleure compréhension de la complexité de la vie quotidienne camerounaise que ses romans d'exil, mais il reste essentiellement investi dans un narratif anti-colonial qui conçoit « le peuple » comme victime de forces malsaines.

Après son installation à Yaoundé à partir de 1994, Mongo Beti développe également, à l'égard de son lectorat, une nouvelle sensibilité qui rappelle l'expérience d'Ousmane Sembène après 1960, lorsqu'il est retourné au Sénégal et qu'il a commencé à tourner des films en langues africaines. Mongo Beti n'envisageait pas d'écrire en *ewondo*, mais il écoutait attentivement les gens parler dans la rue : il s'intéressait au pidgin et notait dans un cahier les tournures de phrase, le vocabulaire et les intonations. Cette anthropologie linguistique lui permettait de laisser infuser dans son écriture de nouveaux éléments du « parler local », ce qui l'amusait beaucoup. Pour les jeunes chercheurs camerounais, la phase de réinsertion initiée par *Trop de soleil tue l'amour* fut une mine d'or parce que la nouvelle écriture de Mongo Beti parlait de leur vie quotidienne, comme en témoignent Yvonne-Marie Mokam [15] et Cilas Kemedjio [16], qui étaient étudiants à l'université de Yaoundé à

[15] MOKAM (Y.-M.), « Mongo Beti de retour d'exil : du roman-feuilleton au roman », dans le présent dossier.

[16] KEMEDJIO (Cilas), « Mongo Beti : les ultimes défis d'un ancien combattant (1990-2000) », dans le présent dossier.

cette époque. Mokam nous rappelle d'ailleurs dans ce dossier que la publication en roman-feuilleton de *Mystère en vrac sur la ville*, par son circuit de distribution *via* les débits de boisson, les kiosques à journaux ou les points de vente sur le trottoir et les vendeurs ambulants, a participé à cette conquête d'un lectorat endogène.

Mais la (re)découverte du pidgin camerounais n'est pas la seule expérience que fait Mongo Beti de retour au pays. En 1996, l'écrivain a en effet été agressé par la police sur la route entre son village et Yaoundé lors du passage du cortège présidentiel. L'auteur, qui criait son mécontentement avec la foule, a été tabassé et n'a dû son salut qu'aux gens ordinaires qui l'ont protégé des coups de la police. En 1999, après cinq ans de vie sur place, l'auteur a donc désormais une nouvelle vision des choses, plus nuancée : « Et c'est lorsque je suis retourné en Afrique que je me suis aperçu que nous sommes pour moitié responsables de nos malheurs » [17].

L'essentiel du drame de *Trop de soleil tue l'amour* tourne ainsi autour de l'absence d'une vraie liberté alors que la libération nationale a échoué. Le romancier traite des difficultés d'adaptation à la situation selon trois perspectives différentes, correspondant à trois facettes de l'aliénation du peuple opprimé par la dictature : le journaliste face à la dictature représenté par Zam ; le citoyen qui veut la justice et se présente comme « avocat », représenté par Eddie ; et la femme piétinée qui cherche à survivre représentée par Bébète. La façon dont Mongo Béti définit le syndrome dont souffre la « République Africaine Francophone » y subit une légère mutation puisqu'il cherche à expliquer la part de responsabilité africaine dans les affaires de la nation. Le roman révèle en effet une société à la dérive : dysfonctionnement des institutions de justice, de l'établissement politique… Comme l'écrivain lui-même, le protagoniste, Eddie, vient de rentrer au pays, rapatrié de force par charter suite à la Loi Pasqua. Outre la France, Eddie connaît aussi les États-Unis où il a vécu et emprunté son surnom à un musicien de jazz, Eddie « Lockjaw » Lewis. Bien qu'il soit d'origine camerounaise, Eddie se situe « en marge » de la société, qu'il voit dans une optique transnationale. Le narrateur se sert de ce personnage à cheval sur des cultures différentes pour évoquer d'autres formes de retour au pays, comme le retour des exilés politiques et l'effet qu'un tel événement pourrait avoir sur une société sclérosée par la dictature. Le personnage de Zam, quant à lui, voit les réalités à partir du point de vue d'un soi-disant « opposant » au régime autoritaire. Figure de

[17] MONGO-MBOUSSA (Boniface), « Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour* », *Notre Librairie*, n°138-139, sept. 1999 – mars 2000, p. 132-133 ; p. 132.

la névrose collective, c'est le journaliste qui incarne le pire de ce que les gens restés au pays représentent : l'acceptation de la défaite, la compensation par l'alcool et les femmes, l'incompétence et le désespoir. Quand l'éditeur « PTC » (Poids total en charge), qui dirige le journal *Aujourd'hui la démocratie !*, exige la protection de son journaliste, les autorités conseillent à Zam d'arrêter d'écrire des articles qui critiquent la déforestation et les intérêts étrangers au pays. Sans la protection de son droit à la liberté d'expression, il ne lui reste plus d'autre choix possible que celui de la manière dont il pourra s'accommoder de l'absence de sécurité.

C'est avec ces éléments narratifs que Mongo Beti explore les causes et effets d'une libération nationale inachevée. Il poursuit son examen d'une société abîmée par les abus de pouvoir en s'interrogeant sur les rapports entre survie et nécessité au travers du personnage de Bébète, jeune femme séduisante mais vulnérable et dépendante des hommes. Tous les choix de Bébète apparaissent déterminés par la volonté de survie. Le narrateur, qui dispense tout au long du roman des observations sur l'amour, note : « Nos gonzesses, ici, c'est pas comme ailleurs. Amour, fidélité et tout ça, pas la peine, elles ne connaissent pas. Il n'y a que le fric qui les branche » (*TSTA*, p. 40). L'idéal de l'amour romantique entre un homme et une femme apparaît dans le roman comme une valeur nouvelle, le rêve d'un bourgeois occidental. Mais l'auteur n'est pas prêt à renoncer à cet idéal ; il est révulsé par le spectacle des femmes piétinées par leurs amants ou des jeunes prostituées, et il s'oppose à la polygamie parce qu'elle est incompatible avec l'amour, une émotion qui surprend l'être humain de façon universelle. Un homme comme Zam, que le narrateur traite de « jaloux pathologique intégral » (*TSTA*, p. 176), est incapable de s'attacher véritablement à une femme et ne se sent pas en mesure de la protéger ni même de la respecter. Mongo Beti insiste sur le lien primordial entre frustration politique et compensation sexuelle, ce qui marque dans le roman le trait d'union entre injustice politique et souffrance humaine. Si l'amour humanise l'homme et la femme, une liberté véritable, sans entraves, pourra ouvrir la porte au développement et à la démocratie. La façon dont Mongo Beti représente l'entrecroisement de ces thèmes à partir de sa double perspective culturelle contribue à l'adoption d'un langage de liberté qui donne toute leur place aux différents aspects de l'expérience humaine. En refusant de s'assimiler à la société telle qu'elle est, l'écrivain transforme la perception ambiguë de celui qui est un étranger chez soi en une ambivalence positive parce qu'elle comporte une double façon de

dépasser le présent. C'est dans l'espace qui s'ouvre entre les mœurs de la société sclérosée et celles des exilés de retour que l'espoir se taille ainsi une place dans ce roman.

Dans *Branle-bas en noir et blanc*, on retrouve Eddie qui, à la recherche des « disparus » Zam et Bébète, s'embarque à nouveau dans une quête de justice et de vérité. La scène politique reste essentiellement la même dans *Branle-bas en noir et blanc* que dans les autres romans de cette phase où la corruption policière et l'inexistence d'un système judiciaire sont représentées comme des obstacles au progrès social. Bébète sera retrouvée à la fin, émergeant de nouveau comme la femme qui est l'objet du désir masculin et qui a besoin de protection. La persistance de sa vulnérabilité affective et de sa précarité économique contribue à son statut de personne dépendante et au fait qu'elle symbolise le peuple piétiné par le pouvoir abusif et autoritaire de l'État. Eddie idéalise bizarrement Zam en l'absence de celui-ci, mais cette illusion d'une nouvelle ouverture vers autre chose se brise quand on apprend la mort du journaliste. Néanmoins, si l'on se rappelle que le sens figuré de « branle-bas » est « Bouleversement, agitation dans le désordre et le bruit » [18], force est de constater que la folie est cette fois-ci devenue collective, voire sociale. Devant l'impossibilité de s'adapter à une telle situation, l'aliénation devient une occasion de méditer sur les causes du désordre ambiant – et bruyant.

En regardant les modalités d'adaptation que l'écrivain nous propose dans son écriture et dans ses entreprises personnelles d'activiste, on remarque ainsi que Mongo Beti mène sa lutte sur trois axes parallèles : une quête existentielle pour la liberté personnelle (thème de l'amour), un effort pour amener la justice sociale et l'alternance démocratique au Cameroun, et une dénonciation de la dérive du capitalisme mondial tant en matière d'économie que de politique dans les « Républiques Africaines Francophones ».

*

J'aimerais conclure en attirant l'attention sur les aspects de l'écriture de Mongo Beti après son retour au Cameroun qui demeurent pertinents de nos jours. Dans la mesure où l'on retrouve un sujet tiraillé entre l'ici et l'ailleurs, entre sa patrie et un chez-soi différent, cette dualité persiste dans les lettres africaines et ne témoigne pas toujours d'une synthèse fructueuse. Le parcours de Mongo Beti peut servir d'exemple puisque, face à cette situation

[18] *Trésor de la langue française*, http://atilf.atilf.fr/ (consulté le 31.12.2016).

complexe et à ses défis sérieux, cet écrivain et activiste a refusé de se retirer du monde. Il a poursuivi jusqu'à sa mort une quête de liberté personnelle et de justice sociale collective en restant engagé. Ses interventions dans la presse locale, aussi nombreuses qu'importantes, ne font que confirmer cette ambition tenace, comme en témoigne Philippe Bissek dans son volume admirable : *Mongo Beti à Yaoundé, 1991-2001* [19]. Mais Mongo Beti est resté confronté jusqu'à la fin de sa vie à l'absence de progrès et au manque de résistance collective cohérente au Cameroun. Comme nous venons de le voir, sa réponse a été de chercher à articuler un langage avec des références à la fois à la justice, à la vérité et à la démocratie et ce, à destination d'un lectorat de plus en plus endogène.

Si l'on considère l'évolution de l'écriture de Mongo Beti entre 1993 et 2000, sa compréhension de son pays natal est considérable. Il a évolué et n'a pas lâché prise. Pour en revenir à l'argument qu'Abiola Irele développe dans son essai, l'une des issues à aliénation est d'assumer celle-ci et de la concevoir en tant que situation collective [20]. Savoir dans quelle mesure Mongo Beti a réussi à fournir à ses compatriotes de nouvelles façons de voir leur patrie et les outils nécessaires pour apporter la justice sociale et l'alternance politique reste une question posée aux Camerounais aujourd'hui.

■ Phyllis TAOUA [21]

---

[19] BISSEK (Philippe), éd., *Mongo Beti à Yaoundé, 1991-2001*. Rouen : Éditions des Peuples noirs, 2005, 457 p.
[20] IRELE (A.), « Éloge de l'aliénation », *art. cit.*
[21] Université de l'Arizona.